

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[10. Val-Richer, Dimanche 23 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

10. Val-Richer, Dimanche 23 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Histoire \(France\)](#), [Mandat local](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

[16. Stafford House, Samedi 29 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot est une réponse à ce document](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-23

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne suis pas encore sorti de la mauvaise veine. Je n'ai reçu ce matin qu'un mot du voyageur que vous avez envoyé chercher.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°33/49-51

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 60, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/205-210

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°10 Dimanche 23 Midi

Je ne suis pas encore sorti de la mauvaise veine. Je n'ai reçu ce matin qu'un mot du voyageur que vous avez envoyé chercher. Demain enfin, j'espère vous savoir tranquille, et le savoir de vous. J'en ai grand besoin. Et quand j'aurai reçu votre prochaine lettre j'aurai grand besoin de celles qui suivront. Je les attendrai presque avec la même impatience. Car vous êtes souffrante, très souffrante. mon voyageur me le dit. Vous étiez déjà souffrante avant cette déplorable agitation. L'avez-vous toujours été depuis votre arrivée en Angleterre ? Sentez-vous que vous le soyez, au fond, à part tout accident ? Dites-moi exactement ce qui en est. Vous m'aviez promis de me revenir reposée, engraisée.

Ah, que tout est fragile autour de nous ! Nous vivons sur le penchant d'un abyme, toujours près d'y voir tomber ce que nous avons saisi, ce que nous retenons avec le plus d'ardeur. J'ai perdu, tout-à-fait perdu le sentiment de la sécurité ; je n'espère plus qu'avec inquiétude. Je ne jouis plus qu'avec tremblement. On dit que les marins s'accoutument aux tempêtes si bien que le vent le plus violent ne trouble plus leur sommeil ; Mais mon âme au lieu de s'affermir s'est ébranlée par les épreuves, dans le souffle le plus léger, j'entends un affreux orage ; dans le moindre incident, je vois le dernier malheur. Et pourtant mes joies, ces joies si menacées me sont plus chères, plus nécessaires que jamais !

5 heures

J'ai eu des visites toute la matinée, un raout de campagne. Le Dimanche, ma porte est ouverte à tout venant. Je l'ai formellement annoncé pour qu'on me ménageât dans la semaine, et j'espère qu'on me ménagera. un peu en effet. Je vis ici à l'état de bête curieuse, mais de bête curieuse dont on n'approche qu'avec quelque respect. J'ai parcouru aujourd'hui une longue échelle sociale, depuis des laboureurs jusqu'au marquis, moral de Portes, propriétaire du beau château de Fervaques, l'une des terres qu'habitait alternativement Sully, & où l'on conserve encore religieusement la chambre et le lit d'Henri 4.

Je prends, à voir l'homme à tous les étages, un plaisir sérieux et que je rechercherais à dessein, s'il ne me venait pas naturellement. Quand on vit toujours au même niveau dans la même sphère; elle devient comme une prison où l'esprit s'enferme et hors de laquelle il ne sait plus rien voir, ne comprend plus rien. Il faut aller, venir, monter, descendre. Le genre humain est un territoire très varié, très accidenté, comme on dit aujourd'hui. On n'y peut marcher d'un pas ferme, on s'y égare à chaque instant, si on ne l'a pas parcouru en tous sens et vu sous tous les aspects. Par instinct, par goût, je ne suis pas très propre à ces relations, à ces conversations de toute sorte ; mais l'expérience, m'en a démontré la nécessité, et

ce que je crois nécessaire me devient bientôt presque naturel. Et puis j'ai pour la créature humaine en général sous quelques traits qu'elle m'apparaisse, un fond de sympathie. Je la considère au premier moment avec curiosité, au second avec un intérêt qui a quelque chose de l'affection. Je me préoccupe de ce qu'elle pense, de ce qu'elle sent de tout son état intellectuel et moral. Je m'inquiète de ses destinées. Il me semble toujours que, si j'essayais, si j'avais le temps, je pourrais quelque chose sur elle, pour elle ; et la communication la plus éphémère m'a quelques fois fait rêver bien des heures à la personne, très insignifiante d'ailleurs, avec qui je l'avais eue.

A la vérité, dans les rapports de ce genre ce n'est jamais à moi que je pense, ni de moi qu'il s'agit. Pour que j'entre moi-même en jeu, pour que je me sente personnellement intéressé dans une relation humaine, il faut qu'elle satisfasse aux conditions les plus élevées, qu'elle réponde à des exigences infinies. Je deviens alors aussi difficile que je suis coulant et complaisant dans le train commun de la vie. Je me prête volontiers aux hommes dans leur intérêt et sans attendre grand chose d'eux. Mais pour me donner, je veux que tous mes désirs, toutes mes ambitions soient comblées, et au delà. Vous voyez, Madame, que moi aussi, je vous parle de moi. Parlez-moi donc toujours de vous et toujours davantage. Vous ne trouverez jamais rien qui me plaise autant.

Lundi midi

Pas de lettre de vous encore ce matin. Je n'ose me plaindre ; mais je vais attendre demain comme je pourrai. Je n'aurai un moment de repos que lorsque je vous saurai calme et moins souffrante.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 10. Val-Richer, Dimanche 23 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-23.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 02/04/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/892>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur60

Date précise de la lettreDimanche 23 juillet 1837

HeureMidi

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

l'eau, le grain
entiers aux
tendre grand
vous que
sont comblez

je vous
de vous
jamais

de n'en me
lorsque

Je n'ai pas encore écrit de
la mauvaise veine. Je n'ai reçu ce matin qu'un mot
du voyageur que vous avez envoyé chercher. Demain
enfin, j'espère vous revoir tranquille, et le savoir de
vous. J'en ai grand besoin. Et quand j'aurai reçu votre
prochaine lettre, j'aurai grand besoin de celle qui
suivra. Je la attendrai presque avec la même
impatience. Car vous êtes souffrante, très souffrante.
Mon voyageur me le dit. Vous étiez déjà souffrante
avant cette déplorable agitation. L'avez-vous toujours
été depuis votre arrivée en Angleterre? Sentez-vous que
vous le voyez au fond, à près tout accident? Dites-moi
exactement ce qui en est. Vous m'avez promis de
me revenir souvent, engraissé. Ah, que vous est
fragile autour de vous! Vous vivez sur le penchant
d'un abyme, toujours prêt de vous tomber ce que
vous vous tenez, ce que vous retenez avec le plus
d'ardeur. J'ai perdu, tout à fait perdu le sentiment
de la sécurité; je respire plus qu'avec inquiétude;
je ne jure plus qu'avec tremblement. On dit que
les marins s'accoutument aux tempêtes, si bien que
le vent le plus violent ne trouble plus leur sommeil.
Mais mon ami, au lieu de s'affermir, s'est ébranlé

par les épreuves : dans le soufflé le plus léger, j'ai vu
un affreux orage ; dans le moindre incident, je vois
le dernier malheur. Et pourtant mes joies, mes joies
si menacées, me sont plus chères, plus nécessaires
que jamais !

5 heures.

J'ai eu de visites toute la matinée, un vent de
campagne. Le Dimanche, ma porte est ouverte à tout
venant. Je l'ai formellement annoncé pour qu'on me
ménageât dans la semaine, et j'espère qu'on me ménagera
un peu en effet. Je vis ici à l'état de bête curieuse,
mais de bête curieuse dont on s'approche qu'avec
quelque respect. J'ai parcouru aujourd'hui une longue
échelle sociale, depuis des laboureurs jusqu'au marquis
de Portes, propriétaire du beau château de Ferrière,
l'une des terres qu'habitait alternativement Sully, et
où l'on conserve encore religieusement la chambre et le
lit d'Henri II. Je prends, à voir l'homme à tous les
étages, un plaisir sérieux et que je rechercherais à
dessein, s'il ne me venait pas naturellement. Quand
on vit toujours au même niveau, dans la même
sphère, elle devient comme une prison où l'esprit
s'inspécime, et hors de laquelle il ne voit plus rien
voir, ne comprend plus rien. Il faut aller, venir,
monter, descendre. Le genre humain est un territoire
très varié, très accidenté, comme on dit aujourd'hui.

On ne peut pas
chaque instant
sans et en de
gout, je ne de
conversation
démentri la
son devoirs la
pour la création
triste quelle
de la considérer
au second au
l'affection. Je
le quelle sont
moral. Je en
toujours que
pourrais quel
communication
fait révéler bien
insignifiante
A la vérité,
jamais à mo
l'agit. Pour
que je me de
une relation
conditions de
exigences inf

légues, j'aurais
sans, je vois
à, les jours
nécessaires

pour de
succède à tout
que quand me
son au ménage
bête curieuse,
qu'avec
sans langue
quand étrangère
de Ferraguer,
me Sully, de
chambre et le
me à tous les
les cherchais à
tenant. Quand
la même
où l'esprit
et plus sicut
elles, venir,
et un territoire
aujourd'hui.

On ne peut marcher d'un pas ferme, on se égare à
chaque instant si on ne le pas parcouru en tous
sens et vu dans tous les aspects. Par instinct, par
goût, je ne suis pas bien propre à ces relations, à ces
conversations de toute sorte; mais l'expérience m'en a
démontré la nécessité, et ce que je crois nécessaire
me devient bientôt presque naturel. Je puis, j'ai
pour la création humaine en général, dans quelque
genre, quelle inépuisable, un fond de sympathie;
Je la considère au premier moment avec curiosité,
au second avec un intérêt qui a quelque chose de
l'affection. Je me préoccupe de ce quelle pense, de
ce quelle veut, de tout son état intellectuel et
moral. Je m'ingère de ses destinées. Il me semble
toujours que, si j'étais, si j'avais le temps, je
pourrais quelque chose pour elle, pour elle; et la
communication la plus éphémère m'a quelquefois
fait passer bien des heures à la personne, très
insignifiante d'ailleurs, avec qui j'avais eue.
A la vérité, dans les rapports de ce genre, ce n'est
jamais à moi que je pense, ni de moi qu'il
s'agit. Pour que j'étais moi-même en jeu pour
que je me sente personnellement intéressé dans
une relation humaine, il faut qu'elle satisfasse aux
conditions les plus élevées, qu'elle réponde à des
exigences infinies. Je deviens alors aussi difficile

91° 29

que je suis content et complaisant dans le train
commun de la vie. Je me prête volontiers aux
hommes, dans leur intérêt et sans attendre grand
chose d'eux. Mais pour me donner, je veux que
tous mes desirs, toutes mes ambitions soient comblés
et au delà.

Vous voyez, Madame, que moi aussi, je vous
parle de moi. Partez-moi donc toujours de vous
et toujours davantage. Vous ne trouverez jamais
rien qui me plaise autant.

Lundi midi

Par la lettre de vous écrire ce matin. Je n'en me
plains pas, mais je vais attendre demain comme je
pourrai. Je salue un moment de repos que lorsque
je vous trouve calme et même souffrante.

la mauvaise ve
de voyageurs qu
enfin, j'espère
vous. J'en ai gr
prochaine lettre
diverses. Je lu
impatience. La
mon voyageur
avant cette dé
th depuis votre
vous le séjour
convention de
en revenir de
fragile autour
d'un abyme, le
vous nous voi
d'ardeur. J'ai
de la détresse
je ne jure plu
les marins d'a
le vous le plu
Mais mon ame